

## FÉMINISME ET QUESTION TRANS

Entretien avec Claude HABIB

*Les travaux de recherche de Claude Habib portent essentiellement sur la littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est notamment à partir d'une lecture de Jean-Jacques Rousseau qu'elle commence à réviser son féminisme spontané, initialement universaliste et d'inspiration beauvoirienne. À l'école de Rousseau, elle reconnaît la valeur de la division sexuée. Dans son dernier livre, elle mène une enquête sur « la question trans » et montre comment l'expansion de la demande de transition d'identité rencontre la question du féminisme en suscitant de nouvelles interrogations et divisions.*

*Que regroupe précisément la « question trans » ?*

■ **Claude Habib** : Aujourd'hui, la « transsexualité » n'est plus un terme admis : il appartient au XX<sup>e</sup> siècle et n'a plus cours. Hier encore, on appelait transsexuelle une personne qui allait jusqu'au bout de sa métamorphose en l'autre sexe, autant que faire se peut : une personne ayant accompli un parcours hormonal et chirurgical lui permettant d'avoir l'apparence du sexe de ralliement. Entretemps s'est produite une euphémisation progressive : on ne parle plus de sexe mais de genre : on dit « transgenre ». Ce terme est extraordinairement variable. Si vous prenez les définitions militantes, comme celles de Stonewall qui est un groupe LGBT+ britannique, sont inclus sous ce vocable les *drag-queens*, les *drag-kings*, les *gender-benders* (ceux qui infléchissent le genre), les *gender-blenders* (ceux qui mélangent les genres) et finalement tous ceux qui se déclarent « trans ». On comprend que les chiffres

explosent : 3 % de la population scolaire du Minnesota, par exemple, se déclarent trans ; et 2 % aux États-Unis dans la population générale. Bien sûr, quand la déclaration « Je suis trans » ne renvoie plus à la réalité d'une réassignation sexuelle, on ne sait plus trop de quoi on parle. Est considérée comme trans toute une population qui va se déclarer *queer*, ou « non binaire » ou appartenant à l'autre genre. La circulaire du ministre de l'Éducation nationale datée du 30 septembre 2021 œuvre pour la reconnaissance de cette population dans le cadre de l'école. Enfin, au niveau légal, en France ou en Grande-Bretagne, les personnes ne sont plus dans l'obligation, pour obtenir le changement d'état civil, d'avoir pris des hormones, ni *a fortiori* d'avoir effectué une opération chirurgicale. Cet assouplissement vient de la dépathologisation – sous influence militante – de la transidentité par l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Selon ces nouveaux standards, le fait de ne pas être en accord avec son sexe reconnu à la naissance est aussi vivable et respectable que se sentir en accord avec ce sexe de naissance. Bien entendu, il n'y a aucune raison de discriminer ces personnes comme nos sociétés l'ont fait par le passé. On sait qu'il existe d'autres sociétés où les *gender nonconforming people* ont leur place. C'est le cas de l'Inde où les *hijras* forment une caste, des îles Samoa qui comprennent une proportion de *fa'afafines*, et de plusieurs sociétés amérindiennes. Cette option – ménager l'espace d'un tiers genre – permet la reconnaissance du trouble dysphorique de genre, tout en favorisant l'insertion des personnes. Cependant, je m'oppose à l'idéologie trans quand elle devient une machine de guerre contre la division sexuée.

*Dans l'acronyme LGBT+, cela vaut peut-être la peine de distinguer ces différentes formes d'appartenance. Pour les trois premiers (LGB), on a affaire à la désignation d'orientations sexuelles, alors que la question trans relève de la quête d'identité et du trouble identitaire. Pour le trans qui opère vraiment la transition, qui veut vraiment appartenir à l'autre sexe, d'une certaine manière, la division sexuée est complètement reconnue. Le trans veut être dans l'autre camp, mais il reconnaît cette différence sexuée.*

■ Cl. H. : En effet. Il y a effectivement une grande différence entre ce qui relève des orientations sexuelles et ce qui relève des identités, à telle enseigne qu'apparaissent déjà dans le monde anglophone des

groupes comme *LGB Alliance* qui ont significativement laissé tomber le T parce qu'ils refusent l'amalgame, et qu'ils combattent les transitions précoces. Aux États-Unis, ce genre de groupe manifeste bruyamment devant les cliniques de transition d'enfant. On peut parler d'un militantisme homosexuel antitrans, apparu très récemment. Mais les trans eux-mêmes ne sont pas un groupe unifié. Une partie des trans est hostile aux non-binaires, particulièrement à ceux qui se disent trans sans faire le moindre effort pour changer leur apparence physique : typiquement des activistes qui portent une barbe et veulent être appelés « Mademoiselle ». Une partie des « vrais » trans, qui ont payé cher en temps, en argent et en souffrances pour opérer leur transition, refusent d'être confondus avec ces amateurs de scandale qui risquent de jeter le discrédit sur leur démarche. Cela génère des tensions au sein de la communauté trans.

*Pouvez-vous nous expliquer la polémique qui a entouré J. K. Rowling (célèbre autrice de la série des Harry Potter), accusée de publier des tweets jugés transphobes ?*

■ Cl. H. : J. K. Rowling a eu le grand courage de soutenir une femme, Maya Forstater, qui avait perdu son travail pour avoir dit que les femmes trans ne sont pas des femmes. À l'époque, il était question d'un changement de la loi britannique et les activistes poussaient pour faire accepter la *self id*<sup>1</sup>. À ce jour, il n'y a que trois pays qui ont entériné cette revendication maximaliste : l'Argentine, l'Irlande et Malte. Paradoxalement, ce sont des nations anciennement très catholiques qui se montrent les plus complaisantes aux activistes. En France comme en Grande-Bretagne, il existe toujours un contrôle médical et juridique : il faut l'accord d'un juge pour changer de civilité sur ses papiers d'identité. Donc, au moment du réexamen de la loi, Maya Forstater s'est engagée, en soutenant que le sexe était une réalité. Elle a depuis formé un mouvement qui s'appelle *Sex Matters*. Et, quand son contrat n'a pas été renouvelé, elle a intenté un procès à son ancien employeur, au nom de la liberté d'opinion. Elle réclamait que ses opinions soient protégées au même titre que des opinions religieuses. Or le juge l'a condamnée au prétexte qu'elle soutenait des opinions non démocratiques, qui oppriment une partie de la population et qui

1. Pour *self identification* : sous ce régime, se déclarer trans suffit pour obtenir des papiers, sans l'aval d'un médecin, ni d'un juge.

donc ne peuvent avoir cours en démocratie. Avant ce premier jugement, J. K. Rowling est venue à son secours par un *tweet* de soutien, qui commençait de façon libérale : que les trans vivent comme ils veulent, qu'ils couchent avec qui ils veulent, qu'ils aient la meilleure vie possible. Mais – il y avait un « mais » – « faire perdre son travail à une femme parce qu'elle croit que le sexe est réel... » Ces points de suspension ont suffi pour l'identifier comme ennemie de la cause et pour la diaboliser. Elle est devenue du jour au lendemain un monstre transphobe. Ses livres ont été brûlés. Elle a ensuite écrit un très beau texte où elle explique pourquoi elle refuse que les femmes trans aient accès aux espaces réservés aux femmes, aux toilettes, aux vestiaires, aux prisons pour femmes, etc. Son cas ne s'est pas arrangé.

*On voit bien comment cette cause trans divise en fait le mouvement féministe...*

■ **Cl. H.** : Le mouvement féministe est coupé en deux. Dans le domaine sportif, la championne de tennis Martina Navrátilová a subi les mêmes accusations que J. K. Rowling. Navrátilová était une idole LGBT+, parce qu'elle avait été la première dans le milieu sportif à faire son *coming out*. Elle est tombée de son piédestal quand elle a pris parti contre les femmes trans dans les compétitions de haut niveau, en déclarant que les trans qui s'inscrivaient dans ces tournois étaient des tricheuses. La science lui donne raison. On commence à reconnaître qu'en effet, il y a un avantage corporel irréductible des femmes trans. Dans les sports de contact physique comme le rugby et les sports de combat, il y a même des risques physiques.

La division dans le monde féministe passe entre les féministes *old school* (qui ont un socle de revendications bien connues : l'égalité salariale, l'ouverture aux femmes de tous les postes de pouvoir sans restriction, la maîtrise de son corps par l'accès à la contraception et à l'avortement dans les pays où le problème se pose encore) et une jeune génération qui aspire à un féminisme inclusif, considérant que les femmes trans souffrent deux fois : en tant que femmes et en tant que femmes qui ne sont pas reconnues comme femmes par la société. Elles sont doublement victimes et le statut de victime, dans cette génération, vaut pour brevet d'excellence. Ces jeunes féministes traitent les féministes de la première heure de Terf (*Trans-exclusionary radical feminist*, « féministe radicale transexclusionniste »), une dénomina-

tion injurieuse d'ailleurs récusée par les Terf en question qui préfèrent utiliser pour elles-mêmes l'appellation *gender critical feminists* (« féministes critiques du genre ») : celles qui s'en tiennent à une définition objective et stable de la division sexuée.

*Comment cela se fait-il, selon vous, que la cause trans prenne autant de place dans nos démocraties occidentales au point d'entraîner des évolutions dans les législations, alors que ça ne concerne finalement qu'une minorité d'individus ?*

■ Cl. H. : Deux choses entrent en compte. Il y a, d'une part, le fait que les jeunes gens ne sont plus élevés, c'est-à-dire orientés vers un idéal supérieur à leur personne qui pourrait leur donner une orientation de vie, que ce soit Dieu, la Patrie, une forme d'héroïsme... Cette jeunesse fait son éducation sentimentale *under the rainbow*, sous l'idéologie LGBT+ qui lui paraît inclusive, généreuse et vraie. Les jeunes pensent sincèrement qu'il y a un éventail infini de genres, dans lequel ils vont eux-mêmes tenter de se découvrir, quitte à flotter quelque temps. Un enfant de huit ans ne peut endosser les caractères sexuels de son identité que même un adulte n'assume qu'à certains moments de son existence. Il y a des instants où l'on se sent entièrement femme, mais c'est assez passager. Même Marilyn Monroe ne devait pas se sentir femme vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! *Idem* pour la virilité. Ces apogées sont éphémères. Alors, demander à un enfant de huit ans quelle est son identité de genre... Pour la jeune génération, il faut être borné pour croire encore qu'il y a deux et seulement deux sexes. D'autre part, les jeunes ne trouvent pas facilement leur place dans des sociétés devenues très complexes, et cette incertitude entretient le trouble de l'identité sexuée. Le corps fait l'objet d'un surinvestissement que l'on observait déjà dans la mode des piercings et des tatouages. Ces prises d'hormones, destinées à féminiser ou à masculiniser, sont aussi des marquages corporels, plus profonds et plus spectaculaires encore.

*Il me semble qu'il y a là une volonté de se parachever, de se créer soi-même dans cette mode des piercings, des tatouages, etc.*

■ Cl. H. : Les modes sont passagères. Si vous avez des parents tatoués, vous n'aurez pas envie d'être tatoué. L'adolescence est une période de rupture où l'on veut surtout ne pas être comme les parents. Le désir

d'autodéfinition est propre à cet âge, et il prend des formes variées. La demande de transition est une forme plus grave que les modes précédentes. À partir du moment où la perspective révolutionnaire est refermée, l'investissement dans les questions de genre ou la défense des minorités ouvrent une opportune porte de sortie. On voit fleurir dans les campus américains les *gender studies*, les *fat studies*, les *disability studies*, toute la gamme de ce que Helen Pluckrose définit comme des groupes de soutien qui se font passer pour des disciplines scientifiques. L'Université française est un peu moins touchée par ce phénomène, mais il arrive.

*Vous avez beaucoup travaillé vous-même sur la question de la tolérance. Alors comment lutter contre les discriminations dont sont victimes les minorités comme les trans, sans céder à des exigences qui apparaissent démesurées ?*

■ Cl. H. : C'est forcément difficile, on est sur un chemin de crête. Le conservateur anglais Douglas Murray dit froidement : « Quand vous vous rendez ridicules, vous serez ridiculisés. » C'est une partie de la réponse. Si un barbu exige qu'on parle de lui au féminin, il n'y a aucune raison d'obtempérer. Il faut faire une place aux minorités, j'en suis tout à fait persuadée, mais la vérité importe plus encore que la tolérance. Imposer aux professeurs l'usage de pronoms choisis par les élèves trans (comme Jean-Michel Blanquer vient de le faire dans une circulaire de l'Éducation nationale<sup>2</sup>), c'est faire fi des expériences les plus élémentaires. Une expérience féminine basique, c'est que nous sommes des corps vulnérables, particulièrement à l'adolescence ; l'intrusion d'un homme, au sens anatomique, dans des espaces jusque-là réservés aux femmes (toilettes, vestiaires, dortoirs) provoque un malaise ou de la peur. Pourquoi faire fi de ces émotions ? Au nom de la tolérance, on force toute une génération de filles à mentir sur leurs émotions.

*Est-ce mentir sur ses propres émotions, ou bien une manière de considérer l'altérité autrement que comme une menace ?*

■ Cl. H. : Il y a tout un vocabulaire qui vient des campus américains et qui est entré dans la loi, notamment celui de « pénis féminin ».

2. Circulaire publiée au *Bulletin officiel*, n° 36, du 30 septembre 2021.

Une personne en transition peut garder ses organes (en l'occurrence masculins), son pénis est alors considéré comme féminin, c'est-à-dire un pénis devenu inoffensif. Or un tel pénis féminin a déjà violé une femme dans une prison en Angleterre... On compte actuellement une douzaine de cas de harcèlements et de viols commis par de soi-disant trans dans les prisons du monde anglophone. Imaginez le sentiment des autres détenues, qui ne peuvent pas, légalement, refuser l'entrée d'une femme trans dans leur cellule. Elles n'ont pas leur mot à dire. On demande de la compassion pour les trans, on n'a aucune compassion pour ces femmes. Tout cela ne serait, d'après Serge Hefez, qu'angoisse et fantasmes, étant donné qu'il y a si peu de trans par rapport aux femmes incarcérées. C'est un faux calcul : il y a 4 % de femmes en prison, contre 96 % d'hommes. Or, en Grande-Bretagne, 5 % des prisonniers se déclarent prêts à transitionner, parce que ce serait – eux-mêmes le disent – une condition de détention plus agréable. Il y a pire encore. Au Canada, rapporte Helen Joyce<sup>3</sup>, un criminel qui avait violé un enfant de trois mois a entamé une transition en prison, ce qui lui a permis d'être admis dans une unité abritant des femmes avec leurs bébés. L'idéologie inclusive conduit à de tels errements.

*Pourquoi est-ce si important de préserver des zones de non-mixité ? Dans quelle mesure cet entre-soi (entre-soi des femmes ou entre-soi des hommes) permet-il aux identités de se construire ?*

■ Cl. H. : L'entre-soi des femmes est en grande partie défensif. Il a été politiquement instauré par le Mouvement de libération des femmes (MLF) dans les années 1970, à une période où les groupes de conscience étaient exclusifs – les hommes n'étaient pas admis. L'idée était que les femmes ne pouvaient pas prendre la parole devant des hommes, et c'est assez vrai. Il y a une timidité féminine dans la prise de parole : on le voit très bien à l'Université, dans les assemblées générales – c'est malheureusement le cas aujourd'hui encore, malgré quarante ans de battage féministe –, ce sont presque toujours des hommes qui prennent la parole. La non-mixité est une solution pour que les femmes passent par-dessus leur timidité, qu'elle soit naturelle ou acquise, et s'autorisent à parler, en particulier sur des sujets intimes. En revanche, vouloir, comme Mélanie Luce, organiser des

3. H. Joyce, *Trans. When Ideology Meets Reality*, Oneworld Publications, 2021.

groupes racisés sur ce modèle est inconsidéré. Quand il était élève à Ulm, le philosophe Souleymane Bachir Diagne m'avait dit : « J'ai peur de la peur que je fais aux femmes. » L'expérience d'un jeune homme noir n'est pas qu'il a peur, mais qu'il fait peur. C'est pénible, mais différent. Les espaces féminins ont comme raison d'être ce que certaines féministes ne veulent pas reconnaître parce qu'elles sont obsédées par l'égalité : la protection de notre vulnérabilité. Nous sommes des corps vulnérables, nous sommes violables. Le projet de la SNCF de réserver des compartiments aux femmes seules dans les trains couchettes est raisonnable. Il y a des wagons pour les femmes dans le métro à Mexico, au Japon, etc. Il y a des toilettes pour filles dans les universités. La protection des femmes ne doit pas être illimitée, sinon les femmes ne pourraient acquérir ni la confiance dans le monde social, ni la force nécessaire pour se défendre, mais il ne faut pas qu'elles soient tout le temps sur leurs gardes, par exemple quand elles vont s'acheter un soutien-gorge. Il y a des espaces qui gagnent à demeurer des lieux de l'entre-soi. Si la plupart des lieux lesbiens ont fermé aux États-Unis, ou sont devenus clandestins, c'est parce qu'ils ont été envahis par des femmes trans lesbiennes. De nombreuses lesbiennes dénoncent l'entrée du loup dans la bergerie.

*La cause trans entre ainsi en conflit non seulement avec certains courants féministes, mais aussi avec des revendications homosexuelles.*

■ Cl. H. : Là encore, les femmes sont plus vulnérables. Les forums de discussion lesbiens sont accaparés par des hommes qui se présentent comme lesbiennes – ce n'est pas un phénomène marginal. Les lesbiennes ont toujours été confrontées à des hommes virils qui leur disaient qu'elles étaient homosexuelles parce qu'elles n'avaient pas essayé un homme, un vrai. Maintenant, elles sont confrontées à des femmes trans qui leur reprochent d'être transphobes et de repousser leur pénis alors que c'est un pénis féminin ! Voilà où le mensonge nous conduit au nom de la compassion.

*La demande de transition est-elle vraiment en expansion chez les jeunes gens, garçons ou filles ?*

■ Cl. H. : Oui, la demande de transition précoce est en expansion significative : 400 % en quatre ans, en Grande-Bretagne, et même



pour les filles 1 000 %. Les filles sont devenues majoritaires dans la demande de transition : elles représentent entre les deux tiers et les trois quarts des demandes. Il y a un beau livre à ce propos d'Abigail Shrier<sup>4</sup>, qui a analysé ce nouveau phénomène chez les adolescentes. Dans la plupart des cas, les candidates à la transition n'étaient pas, durant l'enfance, des « garçons manqués », mais des fillettes aimant le rose et les robes de princesse. Arrivées à l'adolescence, souvent à plusieurs dans une classe ou dans un même lycée, elles déclarent qu'elles sont trans et l'ont toujours été. Cela fait penser à d'autres contagions féminines comme l'anorexie, l'hystérie au XIX<sup>e</sup> siècle, les cas de possession diabolique au XVII<sup>e</sup> siècle. Abigail Shrier parle de « contagion émotionnelle », un facteur qui ne se retrouve pas chez les garçons dysphoriques de genre. Elle l'explique par l'empathie, cette capacité des filles à se mettre en consonance émotionnelle, particulièrement avec leurs amies. Chez les garçons, les quêtes de transition sont plus individuelles.

*Concrètement, quel est leur parcours ?*

■ Cl. H. : Cela dépend s'il y a ou non soutien familial. Ce soutien est plus fréquent pour les filles que pour les garçons. Par conséquent, les parcours des garçons qui entrent en transition sont souvent plus violents et marqués par des ruptures avec la famille ; leur origine sociale est aussi plus diverse, alors que les filles sont – en moyenne – davantage issues de la bourgeoisie ; aux États-Unis, elles appartiennent majoritairement à la *middle class* blanche. Des filles ordinaires, dit Abigail Shrier, souvent mal insérées, trouvent un bouclier victimaire quand elles se déclarent trans. Le parcours commence par le changement de prénom et de pronom : c'est la transition sociale. Ensuite, par les bloqueurs de puberté, prétendument pour donner le temps de réfléchir et éviter ce qu'on appelle emphatiquement « l'agonie de la puberté ». Une fois que l'adolescent ou l'adolescente a sauté l'étape de la puberté, les hormones croisées vont permettre de féminiser ou de masculiniser son apparence. Ultérieurement, légalement après dix-huit ans, les opérations chirurgicales commencent. En réalité, des opérations ont lieu bien plus tôt, même en France.

4. Ab. Shrier, *Irreversible Damage. The Transgender Craze Seducing Our Daughters*, Regnery Publishing, 2020.

*Cette question trans rejoint une inquiétude propre à l'adolescence : l'inquiétude sur son identité sexuée et sur son genre. La médecine et la chirurgie donnent en fait la possibilité de la résoudre (si tant est qu'on puisse la résoudre !), mais d'une manière un peu radicale, non ?*

■ **Cl. H.** : C'est une manière scandaleuse de la résoudre, c'est piquer des papillons sur des bouchons ! Regardez les sociétés raisonnables, comme la Suède et la Finlande. Ce sont des pays qui ont été en pointe sur ces questions, par tolérance et compassion. Ils ont donc connu beaucoup plus tôt que nous l'expansion de la demande de transition. Or l'institut Karolinska, le grand hôpital de Stockholm, a décidé d'arrêter les transitions précoces, tout comme la Finlande qui, depuis plus d'un an, a cessé de suivre les recommandations du WPATH<sup>5</sup>. Cela, pour des raisons purement médicales : la balance entre bénéfique et risque ne penche pas en faveur des transitions juvéniles. L'argument selon lequel votre enfant risque de se suicider si vous ne cédez pas à sa demande est faux : mieux vaut différer, sans fermer la porte. L'exploration est nécessaire. Certains enfants qui veulent transitionner peuvent avoir d'autres problèmes, ce que prouve l'existence des détransitionnistes : des personnes qui veulent retourner à leur sexe de naissance, parce qu'elles se retrouvent aussi malheureuses après leur transition qu'avant, et plus ou moins gravement mutilées de surcroît. Les parents d'enfants dysphoriques de genre sont aux prises avec des dilemmes épouvantables. Il est vrai que, si on laisse la puberté se produire, les opérations seront plus lourdes par la suite. Si vous laissez transitionner votre fille à l'âge de dix ans, n'ayant pas de poitrine, elle s'épargnera la double mastectomie. De la même façon, pour les garçons, si vous laissez la puberté suivre son cours, la voix va muer, les os se densifier, la répartition musculaire et grasseuse se modifier, tout cela produira une allure masculine et les opérations consécutives pour obtenir une apparence féminine seront beaucoup plus lourdes : il faudra araser la pomme d'Adam, féminiser le contour du visage, etc. Il y aura plus d'opérations, et cela coûtera plus cher.

*Et au prix de combien de souffrances !*

■ **Cl. H.** : Souvent les filles qui décident de se masculiniser ne vont pas jusqu'au bout. C'est d'ailleurs pourquoi on rencontre ce nouveau phé-

<sup>5</sup> World Professional Association for Transgender Health (WPATH).

nomène qui excite tant les médias : des « hommes » qui deviennent mères. « Ils » ont fait une transition hormonale, donc « ils » ont de la barbe, des muscles et la voix grave, mais leur appareil génital est inchangé, et le jour où « ils » désirent un bébé, « ils » réussissent à tomber enceints et accouchent tout en se prétendant des hommes. C'est le mensonge arrivé en bout de course. Reste que le plus grave, c'est d'autoriser des enfants et des préadolescents à prendre des décisions irréversibles. J'éprouve un grand soulagement en voyant ces pays du Nord, champions de la tolérance et de la compassion, faire marche arrière et refuser toute médicalisation avant la majorité. On commence à mesurer le danger. Faire place à un « tiers sexe » social et ménager des espaces pour celles et ceux qui ne supportent pas leur sexe de naissance, c'est de bon sens. Mais faut-il, par politesse, nier l'existence de deux sexes ? Laisser le refus de la binarité l'emporter, c'est permettre aux absurdités de croître et de prospérer.

*Propos recueillis par Nathalie SARTHOU-LAJUS.*



Retrouvez le dossier « Identités sexuelles »  
sur [www.revue-etudes.com](http://www.revue-etudes.com)